

Jean-Pol Fargeau

Ici-bas

THEATRALES

edilig

JEAN-PAUL FARGEAU

ICI-BAS

*Texte avec le concours
de Claude Mauriac et de Louis*

COLLECTION « THÉÂTRALES »

JEAN-POL FARGEAU

ICI-BAS

*Édité avec le concours
du Centre national des lettres*

COLLECTION « THÉÂTRALES »

ICI-BAS

Édité avec le concours
du Centre national des lettres

« THÉÂTRALES »

Collection dirigée
par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente
FÉDÉRATION NATIONALE DE THÉÂTRE.

Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit
réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, 3, rue Récamier, 75431 Paris Cedex
07 - ISBN 2-85601-154-3 - ISSN 0293-2717.

Pour Vincent Ndoumbé

C'était l'hiver, je crois, après la neige.
Moi, à cette époque, j'étais parti ailleurs, je terminais
« William Master », je passais le plus clair de mon temps
derrière ma machine, cloîtré dans un studio.
Robert m'a accueilli dans une grande pièce sans meubles,
il m'a présenté Hector le scénographe, les frères Guimou,
régisseurs, Ducasse le dramaturge, Litoff le compositeur
et quelques autres encore.
Ce sont les premières minutes qui comptent. J'ai tout
de suite compris que je faisais partie de leur
On a parlé d'« Ici-bas », de blouses rayées, on désignait...
Eux m'attendaient et moi j'occupais, vide en tailleur sur
la maquette, au milieu des verres pleins et des cadavres
de bouteilles.
Robert était dans, bonique, musculeux, déguisé, tyrique.
Ses yeux brillaient, il avait trouvé le lieu.
Pas un théâtre, non, mais des abattoirs désaffectés.
On m'a mis sous le nez des polaroids blanchis, j'ai vu
du béton, des poteaux, des rails, des crochets rouillés
de boucherie, des carreaux de faïence, des taches brunes,
des portes de frigo, des portes à boutons, des passerelles,
des machines à tier.
Ce m'a plu.
On avait peur, on était craint comme une bande de gens.
« J'ai toujours pensé qu'il fallait pas un écrivain de talent
pour manier ces pièces », j'ai dit.
Derrière le bâtiment Saint-Denis rugissait.
Entendu on est sorti dans le froid et la nuit.
On a ri, on a bu à nouveau...

*C'était l'hiver, je crois, après la neige.
Moi, à cette époque, j'étais barré ailleurs, je terminais
« Wilhelm Meister », je passais le plus clair de mon temps
derrière ma machine, cloîtré dans un studio.
Robert m'a accueilli dans une grande pièce sans meubles,
il m'a présenté Hicter le scénographe, les frères Buisson,
régisseurs, Ducasse le dramaturge, Litolff le compositeur
et quelques autres encore.
Ce sont les premières minutes qui comptent. J'ai tout
de suite compris que je faisais partie du clan.
On a parlé d'« Ici-bas », à bâtons rompus, on divaguait...
Eux m'aidaient et moi j'accouchais, assis en tailleur sur
la moquette, au milieu des verres pleins et des cadavres
de bouteilles.
Robert était doux, ironique, soucieux, blagueur, lyrique.
Ses yeux brillaient, il avait trouvé le lieu.
Pas un théâtre, non, mais des abattoirs désaffectés.
On m'a mis sous le nez des polaroids bleutés, j'ai vu
du béton, des poutrelles, des rails, des crochets rouillés
de boucherie, des carreaux de faïence, des taches brunes,
des portes de frigo, des parcs à bestiaux, des passerelles,
des machines à tuer.
Ça m'a plu.
On avait peur, on était excité comme une bande de gosses.
« J'ai toujours pensé qu'il fallait pas un écrin de velours
pour monter cette pièce », j'ai dit.
Dehors le boulevard Saint-Denis rugissait.
Ensuite on est sorti dans le froid et la nuit.
On a ri, on a bu à nouveau...*

Après on ne s'est pas revu pendant quelque temps.

Robert travaillait à Poitiers, il me tenait au courant par téléphone.

Tout allait très vite, je les laissais faire en toute confiance.

Ils n'avaient pas le droit de se tromper.

Lorsque j'ai pu, je suis venu à Poitiers en coup de vent, j'ai vu trois ou quatre scènes dans un foyer de jeunes travailleurs.

Juste les comédiens et le texte. J'ai pensé à Bresson. J'étais dans l'erreur, c'était déjà du Gironès.

Il m'a dit : « Je vais à l'essentiel, pas de luna-parc, pas d'esbrouffe. »

Aux abattoirs nous avons fait le tour du propriétaire. L'odeur du sang m'a saisi, je déambulais, il m'expliquait, j'étais abasourdi.

Autour de nous les techniciens s'affairaient, tiraient des câbles. Il fallait remettre l'eau, l'électricité...

Robert disait : « Ici on va dresser un chêne, un vrai, il crèvera le toit du bureau vitré. Là, on plantera un if. Ce coin-là, avec le mur et les éviers, servira à la chaufferie, les spectateurs regarderont par en dessus. »

Plus loin il me montra une sorte de fosse.

« Ça c'est le lunapar de Durfé. On rajoutera, peut-être, un tremble. Pas de décor, tu comprends, le lieu nu et ces arbres absurdes plantés dans le béton. »

Puis ce fut le jour du cheval, Mimile.

Il est arrivé à dix heures du matin. Il y avait bien une vingtaine de personnes angoissées autour de lui. Comment allait-il réagir ? On dit que les animaux sentent la mort.

Mimile ne s'est pas cabré, il a fait résonner ses sabots sur les dalles de ciment sans montrer la moindre inquiétude. Hicter s'est mis en selle et lui a fait faire quelques allers et retours. Mimile s'est laissé carrosser l'encolure, sûr de lui, comme une star.

On a soufflé.

Ce cheval qui trottait dans les abattoirs c'était tout simplement magnifique.

Je ne suis retourné à Poitiers que pour les derniers filages. Je suivais pas à pas les acteurs, vêtus de bouts de costumes, jouant les scènes dans des lumières inachevées ou bien tapant du pied sous leurs couvertures pour combattre le froid. Les répliques tranchaient l'air humide, parfois une bouffée de musique nous poussait vers un nouvel espace où débutait une séquence.

J'avais la chair de poule.

Robert, accroupi dans l'ombre, observait.

J'étais heureux... J'avais le sentiment horrible de n'être d'aucun secours, ce qui était faux car l'important n'était pas ce que j'aurais pu dire mais le simple fait que je sois là, parmi eux.

J'étais spectateur et je jouissais de ce privilège.

Nous étions un et quarante.

Tout m'échappait mais tout me renvoyait à mon long travail solitaire, le spectacle avait la grâce et la liberté de ces moments d'improvisations devant la page blanche. Je vivais un moment de théâtre et j'oubliais le reste.

Jean-Pol FARGEAU, juin 1987

Jean-Pol Fargeau

- En 1974, il fonde le groupe Dépense pour lequel il écrit quatre pièces qu'il met en scène avec Alain Fourneau :
 - « Sur l'ascension des hautes montagnes », « Une cocaïne allemande », « Chansons dans la nuit », « L'affaire Crusoë ».
- En 1981, il écrit « Hôtel de l'homme sauvage » (édité par Edilig). Novembre 1982, lecture d'« Hôtel de l'homme sauvage » dirigée par Michelle Marquais au Jardin d'Hiver.
- En 1983, il écrit « Voyager », deuxième volet de la trilogie : Daniel et le monde (édité par Edilig).
- Ces deux pièces ont été créées en 1985 : « Hôtel de l'homme sauvage » au Théâtre national de Chaillot dans une mise en scène de Stuart Seide. « Voyager » au Théâtre des Saints-Anges à Marseille dans une mise en scène d'Alain Fourneau.
- En avril 1985, il termine « Ici-bas », pièce librement inspirée d'un roman attribué à Vidocq : « Les chauffeurs du Nord ».
- Septembre 1986, il achève l'écriture d'un scénario intitulé « Chocolat » d'après une idée originale de la cinéaste Claire Denis. Ce projet de film ayant obtenu du CNC l'Aide au développement, il fait un voyage

d'étude au Cameroun (pays où se situe entièrement l'action du film) en compagnie de la réalisatrice Claire Denis (tournage prévu en septembre 1987).

□ Il vient de terminer « Goethe Wilhelm Meister », d'après le roman de Goethe « La vocation théâtrale de Wilhelm Meister » programmée au Théâtre du Gymnase à Marseille début 1988. Projet immédiat : faire un séjour au Cameroun pour y écrire une pièce, inspirée par ce premier voyage en Afrique noire (titre : « Transcam »).

CREATION A PARTIR

sur un scénario écrit par le 10 août 1987

de Jean-Pol Fauray

mise en scène : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

musique : André Luchini

mise en scène : Daniel Deshayes

scénario : Christian Pory

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

direction musicale : Jean-Pol Fauray

scénario : Jean-Pol Fauray

Cette pièce est très librement inspirée du roman de François Vidocq, « Les chauffeurs du Nord ».

La chanson de Cloris (page 36) est de Philippe Gorge.

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Edilig, collection Théâtrales :
Hôtel de l'homme sauvage, 1983.
Voyager, 1985.

ICI-BAS

CRÉATION A POITIERS
aux anciens abattoirs le 8 avril 1987

de Jean-Pol Fargeau
mise en scène : Robert Gironès
dramaturgie : Jean-Frédéric Ducasse
scénographie et costumes : Daniel Hicter
musique : André Litolff
mise en espace sonore : Daniel Deshays
lumières : Christophe Forey
assistant scénographie : Manuel Gironès
régie générale : Jean-Marc Buisson, Patrick Buisson
régie : Jérôme Besseau, Pierrick Delage
effets spéciaux : Christian Rätz
accessoires : Hervé Delamont
réalisation costumes : Pascale Robin, Sandra Reid Jacquemin
habilleuse : Dominique Rocher
administration : Danièle Gironès-Bouhaïk
attachée à la production : Claire Delaroché

Avec

Yves Arnault : 1^{er} soldat sous le chêne, Gel, Bauer
Thérèse Babaud : la fille du fermier, Zéphire
Jean-Paul Bouclet : le prisonnier, Saint-Pol
Joël Carminot : Nord, 2^e soldat
Jacques Develay : le père de Juliet, Croupion
Jean-Jacques Faure : Bonchien, le fermier
Jean-Louis Fayollet : François
Jean-François Le Garrec : Curé
Françoise Le Meur : Juliet, Palmyre
Jean-Yves Lissonnet : Durfé de Furlice
Dominique Méchin : Séverine
Yannick Pasgrimaud : Fiel
Marzhina Tilly : Cloris
Gérard Vernay : assistant

- François**
- Fiel**, son frère, dit Marseille
- Juliet**
- Le Soldat sous le chêne**
- Le Prisonnier**
- Le Père de Juliet**
- Curé**
- Durfé de Furlice**
- Séverine**, sa pupille
- Man**, bohémien
- Gel** } brigands
- Nord** }
- Le Fermier**
- Sa Fille**
- Croupion** } notables lillois
- Saint-Pol** }
- Bonchien** }
- Palmyre** } putains
- Cloris** }
- Zéphire** }
- Bauer**
- Soldats, Femmes cafres, Enfants,**
- Chevaux, un Loup...**

1795. Nord de la France.
 Aux abords des marais. Danse des constellations.
 Une lune transparente s'estompe.

Fiel : L'aube !

Juliet : Déjà.

François : Le ciel se déchire ! Soleil ! emporte-moi sur ton chariot. Terre ! berce-moi.

Fiel : L'air est mouillé... Tirons les Rois.

Juliet : Des sanglots... Les fées !

François : Dieu est sur les routes. Il pleure.

Fiel : C'est le vent.

Juliet : Croyez-vous qu'on puisse aimer deux personnes à la fois ?

Fiel : C'est moi ! J'ai la fève. Juliet, la couronne !

Juliet : Je l'ai tressée pour toi, Fiel.

François : Je vous déteste !

Tout est très sombre, les verts et les bruns, les sillons et les replis mollasses du terrain. Au loin, la lumière opalescente, les mofettes d'encens qui se mêlent, les floches de brume, les noirs tourbillons des brasiers. Il y a une montagne plantée d'arbres clairsemés. Au sommet, un autel à l'antique orné de rubans tricolores. De temps en temps il semblerait qu'un panache émerge des fumées croisées. Bribes de discours assourdies, entrecoupées de hurras. Des quatre points cardinaux, le fracas des marches militaires, les chants, les roulements de tambours convergent et s'enchevêtrent au-dessus des hampes et des drapeaux en une cacophonie barbare. Suit un silence froid et compact comme un crépuscule d'hiver. La montagne se met en marche. Un homme en habit bleu taché de sang dégringole le tumulus à l'aveuglette. Il glisse, trébuche, se relève, titube, s'affale de nouveau, beugle. Sa mâchoire fracassée pendouille.

Midi. Fournaise. Route et poussière. Champs d'épeautre et de froment dévastés. Au milieu, une cahute de roseaux, un chêne colossal. Tout frit, fume et tremblote. Qu'on regarde avec quelque attention ce paysage de gomme aromatique gondolé jusqu'à l'horizon, alors on remarquera sous le chêne une frêle silhouette. Il faut s'approcher encore. Maintenant on voit bien la corde tendue tomber de l'une des branches maîtresses et l'homme entravé qui danse. La chemise pend en loques, les bas souillés tirebouchonnent sur les talons. La tête est couronnée de ronces qui accrochent leurs épines aux cheveux poissés de sang. Auréole de mouches. Le regard hébété, la bouche pleine de caillots et de débris, le prisonnier râle doucement. Un jeune homme traverse l'aire à blé.

La Révolution à bout de souffle, une nation sans tête, des assignats sans valeur et, sous les ciels brouillés du Nord, un pays délabré aux routes peu sûres.

La faim, la haine, des esprits fêlés, des cœurs corrompus, des paysans cousus d'or claquemurés dans leurs fermes fortifiées.

Voici venu le temps de François Salembier, moment d'anarchie pure entre la Terreur vertueuse et l'Ordre Buona Parte.

J.-P. F.

651077/0



9 782856 011546

ISBN : 2-85601-154-3
42 F